

Richard Abibon

Féminité

A propos de quatre films, « Villa Amalia », de Benoit Jacquot, Antichrist de Lars VonTrier, « Fausta, la teta asustada », de Claudia Llosa, et enfin « Fais moi plaisir » d'Emmanuel Mouret.



Villa Amalia

Juliette s'aperçoit qu'elle est trompée et elle quitte tout, elle liquide tous ses biens, elle change d'identité, elle erre en Europe.... Et, trouvant un ancrage à la villa Amalia, elle nage vers le large, vers la limite (je connais quelqu'un qui pratique ça volontiers), vers la mort. C'est là qu'elle est repêchée, et que la femme qui la repêche lui donne l'occasion de virer vers l'homosexualité. Une fois qu'elle a « presque » tout laissé tomber.

Caisse à dire ????

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé. Au point que le moi se dépeuple de lui-même et devient un autre, une fois franchie la limite ultime.

Au moment même où elle surprend son mari dans les bras d'une autre, elle retrouve un ami d'enfance avec lequel elle va renouer. Il restera la seule accroche voulue à son passé.

Asexué cet ami retrouvé ? Mais non. Simplement, elle lui confie toute sa vie, puisque c'est le seul lien qu'elle garde avec un passé, celui-là très antérieur à son présent. Non, elle lui fait le coup que beaucoup de femmes font à un homme qui les aime en silence : tu es mon grand ami et voilà, c'est tout. Une jolie façon de réaliser la castration, ce qui est parfaitement sexué. C'est pas parce que ça baise pas que c'est pas sexué. Il n'y a pas là un troisième sexe, mais bien toujours le sexe unique, se tenant dans la dimension (0, 1) : en maintenant l'autre dans l'amitié, on le maintient dans l'impossibilité de faire valoir son phallus, c'est bien une castration et c'est bien encore et toujours le phallus qui est en jeu. On rencontre souvent de grandes amitiés, comme ça, entre une femme et un homosexuel. Ce n'est pas asexué : le sexe y est négativé. Pour ne pas rencontrer la castration, l'homme n'aime que les hommes ; et la femme peut aimer cet homme qui ne l'approche que pour ce qu'elle n'est pas.

En fait c'est dans cette négation qu'on retrouve le 3 du symbolique, et non dans un troisième sexe. La négation synonyme de castration, entre les femmes et les hommes ; pardon, j'ai pas mis la hache au bon endroit... bref, le un c'est le trois, obligé, logiquement.

Dans le film, elle repousse violemment la tentative qu'il fait vers elle : s'il l'approche pour ce qu'elle est, quelqu'un qui ne l'a pas, alors ça ne va pas. De phallus, elle ne veut plus. Mais s'il reste à sa place d'homosexuel, elle lui conserve sa tendresse. Surtout si ça se teinte de masochisme et qu'il n'hésite à aller se faire bastonner dans un quartier louche. Oui, il présente, à ses côtés, quelqu'un qui l'a *et* qui, pour elle, est castré : l'idéal, quoi. Surtout s'il vient montrer ses plaies à milieu de la nuit en rentrant. Il l'a *et* il ne l'a pas : mais l'enjeu reste le phallus.

Je crois que, comme beaucoup de femmes, elle vivait son mari comme son phallus : le truc qui la complétait et lui permettait d'être elle-même. Si c'est aussi le phallus d'une autre, ça le fait plus, c'est plus possible, elle y perd « tout », jusqu'à l'identité et l'orientation (son errance...).

Elle ne peut plus se situer, après cette perte, que dans la dimension négative, comme le suggère ma collègue topologue Marie Laure Caussanel, qui propose de considérer des dimensions négatives : couper le phallus de l'autre, jusqu'à l'histoire d'amour avec quelqu'un qui ne l'a pas non plus. Mais dimension négative au sens où je l'entends : le phallus *n'est pas* la féminité. Ce qu'il faut sans cesse mettre en acte, négativer le phallus pour tenter de trouver quelque chose de la féminité. Mais ça reste au niveau de cet enjeu négatif. Au moins, avec une femme, elle ne risque pas d'en faire son phallus à nouveau.

Fausta et Antichrist.

Fausta Réalisé par [Claudia Llosa](#)

Avec [Magaly Solier](#), [Susi Sánchez](#), [Efraín Solís](#)

Je vous passe la bande annonce sur allociné :

http://www.allocine.fr/video/player_gen_cmedia=18888839&cfilm=142565.html

Vous feriez bien d'aller voir aussi l'interview de la réalisatrice et de la compositrice de la merveilleuse musique, sachant que c'est Magaly Solier, l'actrice, qui a composé les chansons. Un vrai film de femmes.

Et, sur youtube, une des chansons :

<http://www.youtube.com/watch?v=8m-acuTzrt4>

Je ne présente pas Antichrist, dont tout le monde a entendu parler. Un film d'homme, Lars Von Trier. Je voudrais montrer que ces deux films disent la même chose sur la castration et l'envie du phallus.



D'abord Fausta, atteinte de cette maladie « traditionnelle » qu'on appelle au Pérou « la teta asustada », *le sein effrayé*, traduit dans les sous titres du film comme : *le lait de la douleur*, ce qui est quand même beaucoup moins bien. Aucun suspense, je peux vous raconter le truc, on nous l'explique dès le début du film. Son oncle l'a amenée au dispensaire parce qu'elle s'est évanouie. Il explique au médecin que c'est « la teta asustada »: sa mère a été violée par les terroristes du sentier lumineux, alors qu'elle était enceinte de Fausta. Elle lui a transmis sa peur en l'allaitant.



Le médecin réplique que cette maladie n'existe pas... par contre, on lui a trouvé une patate dans le vagin. Elle ne veut pas qu'on lui enlève, alors on lui a laissée, mais il faut que vous fassiez quelque chose ajoute le médecin ; c'est chaud et humide là dedans, alors la patate, elle germe, et les bactéries fleurissent. Ça peut devenir dangereux pour elle.

Elle nous expliquera pourquoi elle a fait ça : sa mère lui a transmis la peur du viol. Elle est extraordinairement timide, et en particulier elle ne peut absolument pas approcher un homme, même le croiser dans la rue est difficile. Voyez ses regards apeurés lorsqu'elle marche dans la foule, dans la bande annonce. Elle a donc mis un bouchon pour décourager les

voleurs. Ça fermente là-dedans, elle traîne une odeur derrière elle, des chiens la suivent dans la rue. Tant mieux, ça ne peut que dégouter les voleurs.



Et puis de temps en temps en effet, un germe se faufile entre ses jambes. Et, avec un ciseau, elle coupe délicatement ce qui dépasse.

C'est là qu'elle rejoint le geste beaucoup plus radical de Charlotte Gainsbourg dans « Antichrist » : cette dernière se coupe le clitoris.

Le geste de l'une éclaire celui de l'autre. Pour éviter la violence des hommes, en fait elle se transforme en homme. Quelque chose lui pousse entre les jambes ! Le but est bien toujours le même : il s'agit de le couper dès qu'il apparaît, même si tout est fait pour qu'il apparaisse.

Charlotte Gainsbourg pourrait se rapprocher de l'héroïne de « Villa Amalia » : un être vous manque et tout est dépeuplé. Juliette (Isabelle Huppert) avait perdu son mari, Charlotte Gainsbourg, son enfant. Dans les deux cas c'est le phallus qui est perdu. J'ai souvent eu à faire avec ce rêve ou ce fantasme d'un enfant qui tombe par la fenêtre. La maison représente le corps et l'enfant le phallus ; il n'est donc pas un hasard que l'enfant tombe au moment de la rencontre sexuelle, c'est-à-dire au moment où, faisant l'amour, il faut que chacun s'assume dans son rôle sexuel, l'un d'avoir le phallus, l'autre pas.

Charlotte justement se transforme en sorcière en voulant s'attacher son mari à tout prix, au prix de lui enfoncer une meule dans la chair. Non, l'autre phallus, là, le mari, il ne partira pas, celui-là !



Entre parenthèse, on retrouve une obsession de Lars Von Trier, puisqu'on a vu une de ses précédentes héroïnes trainer une roue de charrette dans le même but (Nicole Kidman dans *Dogville*) : qu'elle ne puisse s'enfuir. Ancrer le phallus, ce dernier pouvant être aussi bien le corps d'un enfant, d'un homme, d'une femme. L'ancrer pour éviter la castration. L'auteur danois nous multiplie les scènes d'amour pour nous montrer à quel point cette femme apprécie le phallus de son mari au point d'avoir laissé tomber l'enfant par la fenêtre. Nous verrons dans un dernier flash back qu'elle avait vu, en faisant l'amour, l'enfant monter sur la fenêtre, mais elle n'avait pas bougé. Un phallus contre l'autre, celui de son mari l'avait emporté au détriment de l'autre.



Mais lorsqu'elle a réussi à l'ancrer dans la chair, ce phallus, lorsqu'elle sera sûre qu'il ne peut s'enfuir, tomber de la maison comme le phallus tombe du corps, c'est alors qu'elle se mutilera. Oui, elle a obtenu son phallus, elle n'a donc même plus besoin du petit substitut que son corps possède, le clitoris : elle obtient l'accès à la féminité absolue par la négation absolue du phallus.

C'est très bien fait, parce que, lorsqu'elle s'empare des ciseaux, compte tenu de ce qu'elle vient de faire à son mari, on se dit qu'elle va aller encore plus loin et le castrer. Mais non, au dernier moment elle retourne l'arme contre elle. Comme Fausta, après la perte de son enfant, elle avait peur de tout. Comme Fausta, elle coupe ce qui dépasse.

Mais c'est là que leurs destins se séparent. Le mari de Charlotte, qui ne comprend rien à la violence de sa femme, se protège ou se venge ou les deux, on ne sait, en la tuant. Comme tous ces hommes qui, ne comprenant rien aux femmes, les quittent... ou leur font un procès en sorcellerie.

Fausta, elle, traîne une autre patate : le corps de sa mère récemment décédée. Elle n'a pas l'argent pour le ramener au village, dans les Andes. Ce pourquoi elle invente des chansons pour la compositrice chez laquelle elle travaille comme bonne : cette dernière lui avait dit : une chanson, une perle.



Il y a une correspondance entre cette mère omniprésente, même morte, qui lui a transmis sa peur des hommes, et la patate qui lui pousse dans le vagin. Oui, c'est bien la mère qui lui a transmis, non par le lait, bien sûr, mais en lui chantant sans cesse l'histoire de son viol, la haine du phallus. Au point d'en faire une obsession réelle : il pousse réellement, donnant à Fausta l'occasion de le couper périodiquement, autre modalité de la vengeance.

Vous verrez cette image fugitive dans la bande annonce : une minuscule silhouette noire, parmi les dunes du désert côtier du Pérou : Fausta portant le corps de sa mère sur son dos pour l'amener voir la mer avant de l'enterrer. Elle la porte comme elle porte la patate. C'était son unique amour, sa protection contre les hommes et le monde.

Ironie très bien vue, c'est le jardinier de la villa de la compositrice qui ouvrira son cœur : eh oui, un jardinier ! Un qui aime les fleurs (allusion délicate à l'organe féminin) et qui a trouvé l'occasion de lui dire que les patates, ça n'a pas grand intérêt, ça ne fait pas beaucoup de fleurs. C'est une fleur de pomme de terre que renifle si délicatement Fausta, à la fin de la bande annonce. C'est aussi la dernière image du film, lorsqu'elle a demandé, enfin, à ce qu'on lui enlève sa patate. Lasse de son réel phallus de substitution, elle accepte de le laisser fleurir symboliquement. Accès à une féminité apaisée, contrairement au tragique du destin des protagonistes du film de Lars Von Trier. Féminité apaisée, certes, mais qui reste, jusque dans le symbole de la patate fleurie, un avatar du phallus.

Charlotte confondait la gauche et la droite systématiquement, en mettant à son fils ses souliers à l'envers. C'était ce qu'elle avait trouvé pour l'empêcher de s'enfuir, celui-là, cet autre phallus. C'est ce qui fait d'une femme une sorcière, pour un homme. Elle veut à tout prix se l'attacher. Mariage enfant, éternité, c'est son truc. L'excès de Charlotte, dans le film de Trier, a le mérite de montrer une actualisation de ce fantasme la plupart du temps inconscient. Remédier par un complément externe à son manque fondamental. L'homme, au contraire, cherche à se protéger de sa castration, car cet attachement, il le vit comme une mutilation. Dans le film c'en est une, de mutilation même si ça se présente comme l'ajout

d'une meule, objet rond et formidablement lourd (aussi lourd que le corps de la mère de Faust). Qu'est-ce qu'une meule ? Le complément obligé du couteau, tiens !

Alors, une autre femme, peut-être, lui donnera l'occasion de se prouver qu'il l'a, le phallus, sans chercher à l'attacher et donc à le mutiler. Si pas celle-là, une autre encore et ainsi de suite.

C'est pas pour rien qu'elle rédigeait une thèse sur les sorcières. C'est pas pour rien qu'à une époque, on a brûlé des milliers de femmes comme sorcières. Toutes celle qui dans la scène finale, gravissent la montagne, entourant de toutes parts l'homme mutilé, débarrassé de sa meule, mais mutilé, comme l'Oedipe de Francis Bacon. Elle cherchait à comprendre le phénomène : quoi de mieux que de s'y identifier, pour le comprendre de l'intérieur ?

Le viol est une autre façon que les hommes ont trouvée comme vengeance préventive à l'égard des femmes. Et les femmes se vengent à leur tour de la violence des hommes, ceci dans un circuit qui n'est pas prêt de trouver une fin.

Il n'y a pas de rapport sexuel disait Lacan : quand c'est dit comme ça, par des auteurs de talent, on en ressent toute l'insupportable vérité.

Toute l'histoire de Fausta se passe sur fond de mariage et d'enterrement. L'oncle chez lequel elle vit, dans une périphérie pauvre de Lima, est très préoccupé par le mariage de sa fille. C'est pourquoi il ne peut pas payer le retour du cadavre de sa mère au village : il a tout consacré à ce mariage. Les deux limites de la vie humaine s'entrecroisent donc pour tisser la toile de fond de l'histoire, la mort et l'engendrement potentiel. Le mariage est ici posé d'une manière plus gaie et humoristique que dans le film de Von Trier. Mais ça reste cet attachement « à vie » destiné à faire la nique, d'une part à la mort et d'autre part à l'abandon, c'est-à-dire à la castration. En témoigne la longueur de la traîne de la robe de mariée. C'est déjà une très longue traîne entre 6 et 10 mètres. Mais ça ne lui suffit pas, à la promise. Elle ne cesse de réclamer un supplément de longueur à son père. Eh oui ! En se trouvant un mari elle affiche au monde qu'elle a trouvé un phallus. Mais... ce n'est pas encore ça. Ce n'est pas assez long et ce ne sera jamais assez long. Ce faisant elle teste les limites, la mort et la castration : son père est obligé de lui répondre qu'il n'a plus rien, il ne peut plus acheter le tissu supplémentaire. La même réponse que celle qu'il doit faire à Fausta à propos du corps de sa mère : il n'a pas d'argent pour la ramener au village. Voilà, l'un d'un bord, l'autre depuis l'autre bord, l'acculent à avouer sa castration : là, il ne peut plus. Je te demande de ne pas m'offrir ce que je désire car ce n'est pas ça !

D'avoir vécu ça dans de nombreuses histoires avec des femmes, je peux vous dire que ce n'est pas une simple péripétie cinématographique. C'est la structure qui est posée là, telle que formalisée par Lacan entre discours du maître et discours de l'hystérique : cette dernière interroge le maître et le provoque pour le pousser dans ses retranchements afin qu'il produise ce fameux phallus dont il serait le détenteur. Et ça peut le pousser à produire en effet, des substituts sous forme de théorie ou d'œuvres artistiques. Mais ça ne peut que le confronter tôt ou tard à ses limites.

Trouvaille de ce maître qu'est, à 34 ans, Claudia Llosa : la traîne de la mariée sera portée par des ballons gonflés l'hélium. Elle ne devrait pas toucher terre, prouvant au monde l'érection de la queue de la dame.



C'est ce qui a été prévu, mais la voilà obligée de se mettre encore en colère : ça ne marche pas, il faut quand même des enfants pour la porter. Sans doute une prémonition de ce que les enfants devront tôt ou tard se poser en substituts phallique. Sa colère ne l'empêche pas de gravir l'échelle devant la mener sur un podium, au sommet d'une dizaine de marches, d'où poser pour les photos. Mais pourquoi monte-t-elle par derrière, par une échelle un peu acrobatique, plutôt que par les confortables marches du devant ? Je n'ai qu'une explication : ce qui est du semblant doit rester du semblant. Le somptueux buffet devant lequel ils posent pour d'autres photos n'offre que des mets de carton pâte : c'est juste pour l'épate, un vrai buffet serait trop cher ! Et si le mariage se présente aux yeux de la société comme un somptueux escalier ouvrant sur l'Eden (cf. le nom de la retraite sylvestre du film de Lars Von Trier), la réalité est beaucoup plus triviale de l'autre côté. D'autant que, lorsque son mari, déjà en haut, offre sa main pour l'aider à grimper, elle refuse avec véhémence. Elle peut très bien faire toute seule ! Ça en dit long sur les polémiques à venir : je veux t'attacher à moi comme substitut phallique, mais je n'ai pas besoin de toi comme substitut phallique !

Enfin si on veut bien lire cet escalier à l'aune des rêves, il peut bien faire métaphore de l'acte sexuel. Là aussi, forte de sa traîne, elle n'a plus besoin de lui !

Certaines séquences du film sont d'un surréalisme à évoquer le regretté Luis Bunuel. Je dirais même que Claudia Llosa est bien plus subtile que le maître du surréalisme cinématographique. Fausta travaille donc chez cette pianiste-compositrice qui pille son imagination imprégnée des chansons traditionnelles de son village. Un soir elle l'entend fermer son piano avec violence, avec une exclamation de dépit : elle venait de repérer une note désaccordée. Le lendemain, lorsque Fausta arrive à son travail, elle trouve le piano tout désarticulé dans le jardin, sous une fenêtre : manifestement, la pianiste a balancé son piano par l'ouverture !



Lorsque le nouveau piano arrive, quelques jours plus tard, il faut une dizaine d'hommes pour le porter : ça donne la mesure de la puissance féminine. Mais il faut dire que cette fois, c'est un piano... à queue ! L'ancien était un piano droit. On mesure le travail de *fort-da* qui ne cesse de s'accomplir : je jette le phallus inutile, parce que ce n'est pas ça, comme la traîne de la mariée, mais je le fais revenir aussitôt.

Autre séquence du même tonneau : lors du périple final où elle emmène le corps de sa mère dans un pick up, ils croisent un étrange équipage bloqué à l'entrée d'un tunnel routier : un énorme bateau, sur son support à roulettes, ne peut pas passer par l'ouverture. C'est une séquence de quelques secondes, on ne nous fait aucun commentaire, mais cela dit bien ce que ça écrit : ce phallus-là est trop gros pour ce trou-là. Un bateau, c'est destiné à la mer, ça n'a rien à faire sur une route ; mais c'est justement au bord de la mer que Fausta fait arrêter le pick up pour faire voir la mer à sa mère morte. Oui, ce bouchon-là était trop gros pour son orifice. Après la métaphore du bateau, la métaphore de la patate aura vécu. Peut-être est-ce une façon de dire que la femme a besoin d'un phallus comme un poisson d'une bicyclette. Il n'empêche : il ne faut pas cesser de le dire, ce qui fait néanmoins du phallus la référence fondamentale, fut-ce pour le nier (le phallus) et la dénier (la référence).

Dans ce même registre, dans l'Antichrist j'avais oublié de signaler une semblable réduction du corps de l'homme au phallus. Lorsque Charlotte lui a incrusté la meule dans la chair et qu'il se réveille seul, fou de douleur et de rage de constater qu'il est cloué au sol, il tente néanmoins de s'échapper en rampant. En effet, cela correspond bien à une castration : il n'a plus le phallus : il *est* devenu le phallus de sa femme ; attaché à elle il ne peut plus s'ériger. La roue qu'il traîne fixée à sa jambe confirme cet aspect par son adjonction testiculaire. Et où va-t-il ? Il va se réfugier dans le terrier d'un renard qu'ils avaient repéré quelques jours plus tôt. Il se glisse en rampant dans l'ouverture à peine assez grande pour lui : il est bien devenu le Phallus, et comme tel, il pénètre la montagne, et, partant, la nature : la nature est l'église de Satan est-il dit à un autre moment. Satan bouche un coin, hein ?

Avant cette séquence, Charlotte avait poussé son homme à lui faire l'amour, pour s'interrompre brutalement et lui asséner sur le sexe un violent coup à l'aide d'une bûche conséquente. C'est à la suite de ce coup qu'il s'évanouit de douleur, je suppose. Après quelques instants, elle constate que, malgré son inconscience, il bande encore. Alors, elle le masturbe et, à sa plus grande satisfaction, elle obtient une éjaculation... sanglante : elle a obtenu la castration qu'elle souhaitait ; désormais son sexe est comme un sexe féminin, il produit du sang. Néanmoins, *fort, da* : elle l'a appelé pour faire l'amour (*da*), puis elle l'a jeté (*fort*), elle l'a frappé pour lui faire taire son arrogance masculine, puis elle le sollicite à nouveau (*da*), pour obtenir la preuve de sa réduction à la féminité (*fort*). Mais c'est plutôt une sorte de sexe masculin-féminin qu'elle a obtenu, puisqu'elle n'a rien coupé ; elle aurait pu, mais la suite montre que c'est bien plus subtil. C'est cet enchaînement de séquences qui a amené Charlotte à se couper le clitoris.

Dernier détail : avant tout cela elle s'était échappée dans la nature pour aller s'y masturber. Comme la cousine de Fausta au pied des marches du mariage, elle refuse la main de l'homme : elle peut très bien faire toute seule.



Fais-moi plaisir



Et puisque j'y suis, je continue sur « Fais-moi plaisir » d'Emmanuel Mouret. Le propos s'y veut léger, l'humour y est constant, l'auteur ne cherche pas à écrire une formule de la condition humaine. Mais si la salle hurle de rire dès la première séquence, c'est qu'il fait mouche. Chacun a pu s'y reconnaître, et moi le premier. Samedi matin, ils sont au lit, ils ont du temps. Tout le problème consiste, pour lui, à parvenir à faire l'amour à sa femme qui manifestement n'est pas dans les mêmes dispositions. Ça fait une semaine qu'il attend, elle est toujours fatiguée, elle n'a jamais le temps... « Laisse moi dormir encore un peu... tout à l'heure... tu sais bien qu'avant mon café je suis bonne à rien... ». Et le voilà fébrilement à préparer le café... catastrophe, il n'y a plus de café... il se précipite au café du coin en robe de chambre pour lui en remonter un, guettant anxieusement qu'elle le boive comme si c'était un philtre d'amour.

Au moment où, enfin, elle se glisse sous les draps pour une amabilité buccale, le téléphone sonne : ah, c'est une autre femme qu'il a rencontrée il y a peu, et ça casse l'ambiance, forcément.

Tout le reste du film sera à l'avenant, avec deux ou trois autres partenaires : même si ce sont elles qui le sollicitent, il ne parvient jamais à prouver sa phallique condition.

La castration a son aspect tragique, sans aucun doute ; mais d'aucuns ont le talent d'en rire. Les deux positions ont le mérite d'exister.

